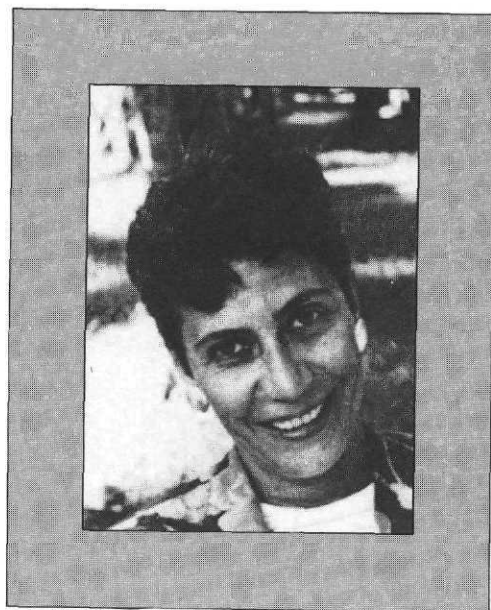


# POURQUOI J'ÉCRIS POUR LES ENFANTS

par Ana Maria Machado



*Ana Maria Machado est Brésilienne.  
Journaliste et écrivain. Ses livres pour les enfants,  
connus dans tout le Brésil, sont pratiquement inconnus  
en France. Collaboratrice de l'Union internationale  
pour les livres de jeunesse (Ibby), elle est présidente  
du jury pour le prix Hans Christian Andersen 1988.  
Comme Michael Ende dans notre numéro précédent  
elle a expliqué, lors du dernier congrès de l'Ibby à Tokyo,  
ses raisons d'écrire pour les enfants. Des propos intimes,  
hors des sentiers battus, et pourtant universels.*

Lorsque j'ai eu l'honneur d'être invitée à ce Congrès de l'Ibby, j'ai tout de suite réalisé la difficulté du sujet qu'on me demandait de traiter. Tout d'abord, je me suis rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'une question mais de deux. La première, c'est « Pourquoi écrivez-vous ? », la seconde « Pourquoi pour les enfants ? » J'essaierai de répondre séparément à chacune de ces questions, en résumant les nombreuses pensées qu'elles ont suscitées en moi.

La première question est donc : « Pourquoi écrivez-vous ? » Ma réaction immédiate serait de répondre très brièvement mais bien simplement et tout à fait honnêtement : parce qu'il le faut. Peut-on penser que j'ai le choix de ne pas le faire ? Je crois que je dois m'expliquer un peu plus, même s'il s'agit là d'une vérité profonde. Il y a quelques années, j'ai été très malade. A un certain moment du traitement, il semblait qu'un problème neurologique m'empêcherait de continuer à écrire. Je ne pouvais plus raconter ce que j'imaginais. Je pensais un mot et j'en disais un autre. Pourtant, je continuai à écrire. Mais quand je relisais ce que j'avais écrit la veille, cela n'avait aucun sens, absolument aucun. Il ne me restait que mes yeux pour pleurer ! Ce fut le moment le plus désespéré de ma vie et s'il avait dû durer plus longtemps, je ne sais vraiment pas comment j'aurais pu y survivre. C'est à cette occasion que j'ai douloureusement compris qu'écrire était essentiel pour moi : choisir et utiliser les mots à la recherche du sens le plus plein, c'est, pour moi, une condition d'une existence pleine et entière. C'est une bonne part de ma santé, c'est une des caractéristiques de mon identité.

Dès qu'un changement de traitement m'eut libéré des étourdissements que me donnait un médicament, je commençai à trouver les mots et je me mis à écrire comme si c'était le seul moyen de me reconnaître, de me retrouver, la seule façon de sortir du puits profond dans lequel j'étais tombée. Le résul-

tat, ce fut un livre, intitulé *Bisa Bia, Bisa Bel* (*Grand-Maman Bia, Grand-Maman Bel*), mon œuvre la plus primée, mon plus grand succès aussi bien auprès des critiques qu'auprès des lecteurs.

A première vue, ce livre n'a rien à voir avec ce qui m'arrivait. Mais si on le regarde de plus près (au moins avec mes yeux), il montre très clairement à quel tournant de ma vie j'étais. Le livre raconte l'histoire d'une jeune fille presque adolescente qui trouve puis perd un portrait de son arrière-grand-mère. Elle se rend compte que désormais la vieille dame vit en elle et lui donne toutes sortes de conseils. Petit à petit, elle commence également à entendre en elle la voix de sa future arrière-petite-fille, et ses nouvelles façons d'être. C'est facile à lire, un peu amusant, un brin poétique, on ne dirait pas que je l'ai écrit dans de tels moments d'angoisse !

Mais c'est là où je retrouve une part du mystère et de la fascination de l'écriture, et où je peux peut-être expliquer pourquoi écrire est une activité fondamentale pour moi. A cette époque, je me demandais qui j'étais, ce qui m'arrivait, ce que je deviendrais. Pourrais-je rester moi-même, fidèle à mon passé et à mes idéaux ? Pourrais-je continuer à croire dans les changements mondiaux que j'estime nécessaires ? Jusqu'à un certain point, c'est aussi le sujet du livre puisqu'il traite du fait d'être femme dans une époque de changements. Il montre comment plusieurs générations peuvent vivre ensemble, en apprenant les unes des autres ou en corrigeant les erreurs des unes et des autres. Mais personne ne peut déceler dans ce livre l'anxiété dans laquelle je vivais. Si mes doutes et ma douleur y sont présents, ils se sont métamorphosés, comme des chenilles qui deviennent papillons et que l'on n'arrive plus à reconnaître comme le même insecte. Ils ont changé, ils n'ont plus le même aspect, je ne les reconnais plus moi-même, ils ont été transformés en quelque

chose de différent — peut-être était-ce le soulagement que j'appelais de tous mes vœux !

## **Écrire, se souvenir**

C'est là vraiment tout le mystère : on n'écrit pas un livre. Pour parler franchement, on travaille, c'est tout. Le livre s'écrit. Le texte se tisse lorsque l'on travaille et qu'on le laisse couler. Mais c'est un autre aspect des choses sur lequel je reviendrai plus tard. Je veux maintenant aborder une autre réponse possible à la question « Pourquoi écrivez-vous ? », une réponse que j'ai trouvée à cette époque-là également, lorsque je commençais à aller mieux.

J'écris pour me souvenir, pour préserver ce qui ne doit pas être oublié. En partie au profit des autres, pour partager avec quelqu'un ces traces laissées dans mon esprit. Mais surtout pour moi-même, pour garder vivaces certaines émotions, pour en exorciser d'autres dont je ne peux me défaire et dont je dois me souvenir encore et à nouveau, de façon différente chaque fois, sous un autre éclairage, jusqu'au jour où je peux m'en accommoder, jusqu'au jour où elles me font moins souffrir. L'oubli est alors possible.

Je peux dire cela d'une autre façon, plus simple à comprendre. J'écris parce que j'aime, j'ai été aimée ou je n'ai pas été aimée, parce que je suis heureuse, je suis triste, je suis en colère, etc. Mais ces émotions ne sont jamais des émotions du moment. Les émotions qui comptent réellement, celles qui touchent profondément et me poussent à écrire sont des émotions anciennes, enfouies un certain temps et qui resurgissent à l'occasion d'un fait inattendu, dans une situation nouvelle. Mary Gordon, la romancière nord-américaine, faisait référence à ce phénomène de façon tout à fait juste. Dans *Men and Angels*, il y a un personnage, un peintre, qui dit :

« La mémoire est la grande créatrice du goût.

*Ce que nous considérons comme excellent à un certain âge n'est que le raffinement d'une scène ou d'une image imprimée dans la cire de notre enfance. L'enfant n'a pas de mot pour dire la beauté. Il ou elle accepte un miracle et n' imagine pas qu'il en est marqué à tout jamais. Puisqu'il n'a pas de mot, il ou elle en garde la marque profonde et, beaucoup plus tard, lorsqu'il est touché, il laisse parler son cœur. A cet instant, l'adulte trouve le mot beauté.*

*L'artiste peint toujours les cinq ou six mêmes scènes, si profondément gravées dans son cœur qu'il n'en ressent plus la douleur. »*

Je suis bien d'accord avec elle. Je crois que l'éventail de situations et de scènes dont dispose un écrivain est relativement réduit ; ce sont celles qui constituent son univers personnel et dont il parlera dans un style qui lui aussi est tributaire de ses obsessions et de ses fidélités. Mais il transforme ces situations, ces personnages, ces atmosphères, en quelque chose d'autre qui est toujours nouveau. Ainsi le lecteur reconnaît la patte de l'écrivain et peut dire immédiatement : c'est Proust, c'est Hemingway, ou c'est García Marquez, lorsqu'il lit une page d'un de ces auteurs. Même dans la vie il est possible d'identifier quel écrivain aurait pu décrire telle scène, telle situation, tel personnage, telle ambiance, avec cette façon bien particulière d'utiliser le langage, de raconter une histoire, une façon de sentir et de voir le monde. Et nous pensons que Proust, Hemingway ou García Marquez aurait pu l'écrire. Parce que nous connaissons — et reconnaissons — les obsessions de l'écrivain, les souvenirs qui hantent son œuvre, l'hommage qu'il rend aux textes qu'il n'a pu oublier, son héritage personnel et culturel, même si tout cela est inconscient. C'est aussi la raison pour laquelle on est écrivain : parce que toutes les traces dans la mémoire sont intactes.

Dans le fouillis de cette mémoire, avec tous les souvenirs que je dois aider à faire remonter à la surface, il y a aussi tout ce

que je n'ai pas vécu mais qui est tout aussi profondément imprimé dans mon esprit que le reste. Tout ce qui me vient des livres des autres, des histoires que j'ai entendues, que j'ai lues ou vues au théâtre, au cinéma, à la télévision. Très profondément, c'est peut-être là que tout a commencé. La véritable origine, la raison lointaine pour laquelle je suis écrivain, c'est que, depuis mon plus jeune âge, j'ai toujours aimé les histoires. J'ai d'abord aimé en écouter, puis en lire. Plus tard, j'ai aimé les films et les pièces de théâtre qui racontaient de bonnes histoires. Puis je me suis mise à lire toutes sortes de livres — de la poésie, des essais, des biographies sans compter les romans, les nouvelles et les contes.

Le thème de ce Congrès est particulièrement intéressant parce qu'il pose une double question : « Pourquoi écrivez-vous pour les enfants ? », mais aussi : « Enfants, pourquoi lisez-vous ? » Nous trouverons sans doute qu'à l'origine de tout écrivain, il y a un enfant qui aimait lire.

Lorsque j'étais enfant, j'avais une grand-mère qui n'avait appris à lire et à écrire qu'à son mariage. Elle ne lisait pas beaucoup. Mais elle connaissait un nombre incalculable d'histoires du folklore et de contes de fées. Elle avait un don pour raconter, elle rendait les histoires vivantes et inoubliables. Ses deux filles — ma mère et ma tante — héritèrent de son talent mais, en même temps, elles ajoutèrent à leur répertoire un grand nombre d'histoires qu'elles avaient lues. C'est ainsi que j'ai eu mes premiers contacts avec le monde de Grimm et d'Andersen, par exemple, avec l'œuvre de Monteiro Lobato, le premier grand écrivain pour enfants du Brésil. Ces histoires se déroulaient dans un environnement très proche de celui dans lequel je passais mes vacances, ce qui créait une fusion magique entre la réalité et l'imaginaire et remplissait ma vie d'un bonheur, d'un ravissement que je ne suis pas prête d'oublier.

Puis mon père (peut-être par défi de tout ce pouvoir féminin) commença à m'initier aux classiques. Peut-être lisait-il des adaptations ou des résumés lorsqu'il était seul, je ne sais pas, toujours est-il qu'il me racontait les histoires sans l'aide du livre. Parfois, il me montrait les images, mais il racontait toujours avec ses propres mots. Et c'est ainsi que vers l'âge de sept ans, j'ai connu Gulliver, Pinocchio, Ali Baba, Munchhausen, Sindbad et, bien sûr, Don Quichotte qui avait été un de mes premiers amis parce que mon père avait sur son bureau une statuette de bronze de Don Quichotte à cheval, suivi de Sancho sur son âne.

## Histoires de nuit histoires de jour

Chaque année, vers le 15 décembre, lorsque commençaient les vacances d'été, nous allions à la plage, dans la province de Espirito Santo, au nord de Rio de Janeiro. La même plage où je vais maintenant avec mes enfants et où ma mère allait lorsqu'elle était petite. Nous passions là l'été. Cela ne ressemblait absolument pas aux stations balnéaires pour lesquelles les agences de voyage font de la publicité ! C'était un petit village de pêcheurs composé d'une vingtaine ou d'une trentaine de huttes aux toits de feuilles de cocotiers. Les filets séchaient un peu partout et il n'y avait pas d'électricité. Nous mangions ce que nous pouvions trouver sur place : poissons et fruits. Le seul accès possible à ce village, c'était une route boueuse ou poussiéreuse — selon la saison — empruntée seulement par des chevaux, des mules ou des attelages de bœufs. Il n'y avait pas d'autobus ni aucun autre moyen de transport. Chaque année, mon grand-père louait un camion qu'il chargeait de sacs de riz, de haricots, de sucre, de sel, de graisse, de pommes de terre et de deux ou trois grandes cages pleines de poules pour que nous puissions avoir des œufs et quelque

chose à manger les jours où le poisson manquait.

Dans la cabine du camion, à côté du chauffeur, voyageaient ma grand-mère et sa fille ou sa belle-fille enceinte à ce moment-là. A l'arrière, sur les sacs, les valises, le mobilier et au milieu des cages à poules, voyageait le reste de la famille : mon grand-père, ses enfants et ses petits-enfants. Trois mois plus tard, le camion revenait nous chercher et nous ramenait pour la rentrée scolaire vers la civilisation. Mais pendant tout l'été, nous pouvions jouer, grimper aux arbres, monter à cheval, nous baigner dans la mer, pêcher... et chaque jour, après le coucher du soleil, c'était l'heure des histoires.

Ma grand-mère s'asseyait dans un hamac et tout en se balançant lentement, racontait. Ma mère s'asseyait près du feu que nous allumions pour chasser les moustiques et racontait. Ma tante, qui était plus jeune, préférait raconter en marchant : elle nous emmenait tous à la plage — les dix ou douze enfants — et nous marchions au bord de l'eau, au clair de lune, en l'écoutant raconter les géants et les sirènes, les sorcières et les dragons, les princes et les fées. C'était le paradis. Parfois, il nous était difficile d'attendre jusqu'au soir, et dans l'après-midi, quand le soleil nous obligeait à rester à la maison ou à l'ombre, sous les arbres, nous demandions une histoire. Mais nous avions toujours la même réponse. Les histoires, on les raconte le soir. Si vous racontez une histoire en plein jour, vous pouvez perdre vos dents... Mais très tôt, nous nous sommes rendu compte qu'il ne se passait rien si, à n'importe quelle heure, nous lisions nous-mêmes les histoires. Nous étions devenus indépendants, au moins quand le soleil brillait ! Le camion commença à se charger de livres, chaque cousin emportant ses préférés. Ce fut la porte ouverte sur toutes les histoires du monde.

Parfois, au cours de l'année scolaire, mes jeunes frères et sœurs me demandaient de leur raconter une des histoires de Grand-

mère, une de celles qu'on ne trouvait pas dans les livres. Je racontais et, pour être sûre de ne pas les oublier, je les écrivais et je les illustrais dans des cahiers d'écolier. Je commençais aussi à en écrire que j'inventais. Ce fut sans doute les débuts de ma carrière d'écrivain. Mais n'aurais-je pas pu devenir illustratrice ? ou réalisatrice de films ? Pourquoi mes quatre frères, mes quatre sœurs et mes vingt-quatre cousins qui, tous, ont partagé les mêmes vacances, ne sont-ils pas devenus conteurs eux aussi ? Pourquoi est-ce que j'écris ?

## Voir la langue

Nous revenons à la même question. Mais peut-être maintenant pouvons-nous approfondir. Vous me connaissez mieux, je vous ai parlé un peu de ma vie. Alors je vais vous dire un secret, la chose étrange qui m'arrive. Le critique français Roland Barthes, mon professeur et ami, me disait que cette chose étrange était une sorte de maladie, dont il souffrait lui aussi. Nous *voyons* la langue, voilà notre secret. J'éprouve une véritable passion pour les mots, j'aime le sens, le texte bien écrit. Je trouve des trésors insoupçonnés derrière une phrase, dans ses détails. Même lorsque j'essaie d'être rationnelle et que je réfléchis de façon très logique, je trouve extraordinaire le fait que ce sont les mots qui font la différence entre l'homme et les autres animaux, ce sont eux qui comblent n'importe quelle distance, ce sont eux qui, de toutes les créations humaines, durent le plus longtemps en gardant toute leur fonction et leur puissance. *L'Odyssée*, par exemple, a traversé les siècles mieux que tout autre monument créé par l'Homme. Bien sûr, nous gardons le souvenir des Pyramides, des temples anciens... ils sont toujours debout, comme les outils de pierre ou une poterie ancienne dans un musée — une preuve de ce que l'Homme pouvait faire à cette époque. Pourtant, ils sont morts, plus personne ne

les utilise, ils appartiennent à une époque révolue. Mais pas *l'Odyssée*. *L'Odyssée* est vivante, magnifique, émouvante, intéressante, pleine de surprises pour celui qui la lit. *L'Odyssée* respire et soupire et n'a rien perdu de sa splendeur. Parce qu'elle est faite de mots, immatérialité beaucoup plus puissante que la pierre ou le métal.

Je ne peux pas résister à la tentation de jouer avec ce pouvoir. Je me plonge dans le langage, je laisse ses flots m'emporter, j'examine les bulles qui se créent en surface, je me fais porter par la vague... et toujours je m'émerveille du miracle des marées qui se multiplient, fécondes et généreuses. Elles peuvent envahir un désert puis, mystérieusement, s'enfermer dans des coquillages ou dans de sombres cavernes gardant leur puissance pour plus tard. On y apprend que l'abondance et le vide sont deux aspects de la même mer, le même jour. On y apprend qu'il y a des moments où lutter avec les mots est très difficile, lorsque l'on manque d'idées, lorsqu'on appelle des phrases qui ne viennent pas, lorsque la recherche est difficile... mais ce sont ces moments qui nous préparent, nous rendent attentifs, dignes des autres moments, les moments de plénitude. Voilà pourquoi j'écris, parce que le moment fécond existe. Et lorsqu'il survient, il apporte un plaisir raffiné et unique : le plaisir de sentir le texte s'écrire lui-même. Cela n'arrive pas tous les jours. Mais lorsque cela arrive, c'est un tel orgasme que cela justifie tout le mal que l'on s'est donné. Les mots deviennent des étoiles, ils appellent d'autres mots, ils entraînent des idées que nous ne pensions pas avoir, ils brillent, ils scintillent, ils étincellent et éclatent pour réapparaître dans l'écho d'autres mots. Leurs relations entre eux sont inattendues, ils riment, ils chantent, se rejettent ou s'attirent, ils forment de nouvelles constellations, cristallisent, engendrent d'autres vies, fleurissent, s'épanouissent. Ils secrètent leur propre soie comme les vers à soie, ici au Japon, comme l'araignée, cette araignée qui sous le nom d'Anan-

se est la grande conteuse des Africains qui bâtirent mon pays. C'est la même chose pour les mots : ils secrètent leur propre soie. Et c'est de ce fil qu'est tissé le texte.

Ce problème des mots me fait penser à un autre aspect fascinant de l'écriture. J'ai parlé de la puissance des mots. Mais l'écriture n'est pas le chemin du pouvoir. Si quelqu'un s'imagine que le pouvoir est au bout du crayon, il se trompe, c'est une illusion. On peut penser, en face d'une page blanche que l'on peut couvrir de n'importe quel mot, n'importe quelle phrase, n'importe quelle histoire, qu'un écrivain est tout puissant. Ce n'est qu'une apparence. Il existe effectivement un moment de toute-puissance lorsque l'on commence à créer quelque chose qui n'existait pas auparavant. Mais la création est un mystère qui a sa propre logique, ses propres règles, et ne s'apprivoise pas. Inutile de vouloir faire dire à un personnage quelque chose qu'il ne veut pas dire si la logique interne de l'œuvre ne le lui permet pas. Inutile de planifier telle scène si l'histoire ne l'exige pas. Le texte n'appartient pas à l'écrivain, il n'en est pas le maître, ce n'est pas sa volonté qui ordonne ce qu'il écrit, il n'est pas tout puissant.

Au contraire, il lui faut être humble, petit, obéissant, prudent, attentif aux moindres signes que son esprit lui envoie pour ne pas les perdre. Il faut vraiment travailler sans relâche, durement, chercher et prier. Et, si ça marche, nous avons la merveilleuse récompense d'un texte qui s'écrit lui-même, comme si Dieu faisait Son œuvre à travers nous. Enfin, ce n'est pas toujours exactement comme cela que ça se passe... Mais c'est aussi une partie de mon travail que de raconter des choses qui ne se passent pas exactement comme cela.

L'écrivain marche continuellement sur la corde raide entre le vrai et le faux. On raconte des mensonges, on s'invente des histoires lorsque l'on veut atteindre une vérité très profonde. Et lorsque l'on veut raconter quelque chose qui s'est vraiment

passé, quelque chose de vrai, on se dépêche de le cacher, de le faire disparaître sous divers déguisements, de le changer, de l'exagérer, de le résumer, d'en extraire certaines parties pour les placer ailleurs — ce que tout le monde fait en rêvant. Si l'on n'altère pas la réalité, elle n'a plus de réalité... ou elle n'a plus l'air d'être vraie. D'ailleurs le mot fiction ne veut-il pas dire aussi mensonge ?

Ce matériau changeant, chatoyant, est un jouet merveilleux. Je sais qu'il peut paraître bien irréal mais c'est ma réalité à moi. Parce que j'écris.

## **Lire nos contrats**

Et puis la dernière raison pour laquelle j'écris, mais qui n'est pas la moindre, c'est une raison bien simple tirée de la réalité concrète du monde quotidien dans lequel nous vivons. J'écris parce que je suis payée pour le faire. Comme les médecins soignent parce qu'ils sont payés pour le faire, les enseignants donnent leurs cours parce qu'ils peuvent ainsi gagner leur vie, les bibliothécaires travaillent dans les bibliothèques pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs familles avec l'argent que cette activité leur procure à la fin du mois. Les écrivains ne sont pas différents des autres êtres humains. Comme tout le monde, nous devons manger, payer des loyers, envoyer nos enfants à l'école, nous vêtir, payer des impôts, etc.

Peu importe que j'aime les histoires, que je sois attirée par les mots et que j'adore le beau style, je ne pourrais pas écrire régulièrement si l'on ne me payait pas. Je pourrais écrire quelques pages, tenir un journal que je garderais dans mon tiroir, mais à long terme je devrais abandonner l'écriture en tant que profession et occuper mon temps avec une activité plus rémunératrice. C'est pourquoi de nos jours, et particulièrement dans des pays comme le mien, un écrivain doit être très conscient des aspects

professionnels du travail de l'écriture et de l'édition. Nous devons faire respecter les copyrights, choisir soigneusement nos éditeurs, nous devons lire avec attention nos contrats et demander les conseils avisés des agents littéraires et des avocats spécialisés.

Dans les pays en développement, l'édition est une industrie généralement jeune. Nous n'avons pas de tradition éditoriale. Il y a cinquante ans, il aurait été difficile pour moi, en tant que femme, d'être un écrivain au Brésil. Il y a un siècle, cela aurait été impossible. Virginia Woolf a très bien montré dans un beau livre, très clairvoyant, qu'une femme doit avoir de l'argent et une « chambre à soi » si elle a sérieusement l'intention d'écrire. Si j'avais dû dépendre de quelqu'un, si je n'avais eu aucune intimité, il m'aurait été beaucoup plus difficile d'écrire. Et je suis sûre que je n'aurais pas écrit, à mon âge, plus de cinquante livres — qui ne sont pas tous pour enfants d'ailleurs.

## **Un garçon de neuf ans...**

J'en arrive à l'autre question : Pourquoi écrire pour les enfants ? Ma réponse sera plus courte.

Je ne sais pas si j'écris pour les enfants bien que la plupart de mes livres soient édités pour eux. La plupart du temps, je ne le pense pas, à moins que l'on considère l'enfant que j'ai été ou celle que je suis encore. J'ai presque toujours l'impression d'écrire pour moi-même. Et d'ailleurs écrire ce n'est pas seulement placer des lettres sur du papier. Cela commence bien avant, dans la perception du monde qu'a l'écrivain — et ma perception du monde n'est pas pour les enfants ou pour les adolescents ou pour les adultes...

Mais revenons à la page blanche. Lorsque je suis assise à mon bureau et que je place une feuille de papier dans ma machine à écrire, je ne pense pas à une catégorie d'âge en particulier — même si cela a pu m'arriver

à un moment donné. En général, je pense à mes propres problèmes, mes rêves, mes souhaits, aux choses qui m'impressionnent dans le monde autour de moi, aux choses qui m'effraient, qui m'angoissent ou qui me frustrant, et je dois en rire, je dois les dominer, les apprivoiser en quelque sorte. Et lorsque j'essaie de mettre ces émotions, ces pensées, ces points de vue, sur le papier, c'est aussi parce que j'aimerais les partager avec d'autres. Aussi nombreux que possible. Y compris avec des enfants. Pourquoi pas ? Mes livres, en général, ne sont pas seulement pour les enfants (et pourtant certains sont uniquement pour adultes). Ils sont également pour les enfants. Lorsque les enfants les lisent, ils rient, ils s'amuse, ils sont émus par les personnages et les situations de l'histoire. Ils jouent avec les mots et prennent plaisir à un certain niveau du texte. Mais il y en a d'autres. Lorsque je parle d'écriture, je parle de littérature, c'est-à-dire l'art des mots. Je n'ai pas d'objectifs pédagogiques, moraux, je n'ai pas de leçons à donner, de messages au lecteur, etc. L'Art ne concerne pas une catégorie d'âge. Si un livre est bon et que les enfants y prennent plaisir, il peut être lu également avec plaisir par des adultes qui y découvriront d'autres niveaux de lecture, d'autres sens. Autrement ce n'est pas de la littérature.

Un petit garçon de neuf ans m'a expliqué une fois très clairement de quoi il s'agissait. J'ai l'air, à travers ses mots, de faire mon propre éloge, mais je vous assure que ma seule intention est de vous faire comprendre très clairement ce que je veux dire — du point de vue des enfants. Lorsque je l'ai rencontré, il avait lu deux ans auparavant un de mes livres, *Historia Meio ao contrario*

(*Histoire à l'envers*). Son jeune frère était en train de le lire, il l'avait relu à cette occasion. Et il me disait : « Vous savez, c'est le genre de livre que j'aime, parce qu'il a des mondes cachés ».

Devant mon expression interrogatrice, le petit garçon poursuivit : « Quand je l'ai lu, il y a deux ans, j'ai trouvé formidable l'histoire de ce géant endormi et du dragon noir, avec un seul œil. Mais maintenant en le relisant, je réalise que le géant, c'est la terre et les montagnes, le dragon noir, la nuit et son œil qui change tout le temps, c'est la lune. Les étincelles lorsqu'il respire, ce sont les étoiles, et puis toutes sortes de choses. Je l'avais lu, je l'avais aimé, mais je n'avais vu qu'un seul monde. Maintenant, je sais qu'il y a un autre monde derrière. Et ma sœur m'a dit que quand je serai grand, je verrai qu'il s'agit d'une histoire sur le travail et le repos, mais je ne vois vraiment pas ça. J'aime des livres comme ça. C'est un livre magique. Il grandit avec moi ! »

C'est ainsi, je crois. J'écris pour les enfants parce qu'ils me comprennent, qu'ils soient jeunes ou vieux. Et bien que j'aie déjà écrit pour adultes seulement, peut-être qu'en moi-même quelque chose me pousse à écrire également pour les enfants. Lorsque j'écris pour eux, j'ai plus d'espace, plus de liberté. La liberté de jouer, d'imaginer, de croire, d'espérer. Si, à un moment donné, je désespérais, je pourrais sans doute continuer à écrire, mais pas pour les enfants. Alors que les adultes se moquent de l'espoir et pensent que c'est quelque chose de naïf et de démodé, les enfants, eux, gardent toujours espoir et foi dans l'avenir. Moi aussi. Et c'est peut-être pour cela que j'écris pour les enfants après tout. ■